Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 33

Artikel: Vaudois et Genevois : elle penche toujours
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214903

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

naïve et excessive crédulité, qui ne devait pas manquer de lui être à charge un jour ou l'autre. La fille, orpheline de mère depuis des années, est bien jolie, une grande et dangereuse qualité !

Le père Bérard se délassait quelquefois par la lecture d'ouvrages populaires qui lui tombaient sous la main. Il affectionnait particulièrement un certain recueil de légendes et de contes alpestres publié par un auteur du pays qu'il connaissait, volume tout rempli de mirifiques histoires de trésors enfouis dans les ruines mystérieuses des châteaux du moyen âge. Il en parlait fréquemment à la veillée avec les courtisans de sa fille ou des voisins loquaces. L'affaire intéressait visiblement le vieux Bérard, qui connaissait par le menu les versions les plus diverses des exploits aussi hardis que malchanceux et imaginaires, d'intrépides et avides lurons de Martigny et de la contrée environnante, marchant à l'assaut de la tour démantelée de la Bâtiaz à l'*heure sainte* de la minuit de Noël, seul moment propice en l'année, où il était, dit-on, possible, avec d'extrêmes précautions, de surprendre la vigilance de la garde infernale : le terrible bouc aux cornes monstrueuses et aux yeux phosphorescents.

Nous avons vu que notre Bérard était crédule à l'excès. Pécuniairement il arrivait par le travail opiniâtre de sa terre ingrate à ne joindre que péniblement les deux bouts à la fin de l'année. Comme d'innombrables bons chrétiens de ce bas monde, le père Bérard aurait volontiers empoché l'un des gros lots de la loterie de Hambourg. Mêmement qu'une fois il avait sacrifié pas mal de sous à l'achat de billets de cette fameuse entreprise. L'insuccès premier l'avait fait renoncer à la récidive. Mais devenir possesseur d'un beau magot tout d'un coup sans *main mettre* était une pensée qui hantait fréquemment ses rêves. Et, de fil en aiguille, la réflexion suivante élisait domicile dans le cerveau du bonhomme : Si les ruines de la Bâtiaz, celles de Saint-Christophe dans la vallée, tant d'autres aussi récélaient des trésors — pour lui c'était une certitude — pourquoi n'y aurait-il pas une fortune cachée dans le sous-sol de sa maison édifiée sur les ruines du ci-devant château de Cries ? Ça ne coûterait pas tellement que de tenter des fouilles. Le travail pourrait se faire entièrement durant la morte saison.

L'automne est déjà passablement avancé, la construction de la maison de Jean Abbet touche à sa fin. Le bâtiment sera habitable pour l'hiver prochain. Grâce à l'activité de l'entrepreneur Tony et à l'habileté de son équipe de maçons transalpins, la construction s'est élevée rapidement, à la grande satisfaction du propriétaire. Sous peu ces ouvriers italiens ramasseraient leurs hardes et avec *leurs cliques et leurs claques* regagneraient pour de longs mois d'hiver leurs pénates par de là le Grand Saint-Bernard. La perspective du prochain retour au pays tout de rose pour certains de ces compagnons, offrait bien moins d'attraits pour deux d'entre eux, jeunes Piémontais que des parents n'attendaient probablement pas en pays natal. Un hivernage en Valais ne leur aurait pas déplu. Ils ne se feraient pas prier pour prolonger de quelques mois leur séjour parmi l'amène population de Cries. Disons aussi, pour bien expliquer ce regret de s'en aller, que depuis que les veillées du village étaient rouvertes, après qu'on était remonté des vendanges, comme d'habitude, les jouvenceaux italiens accompagnaient volontiers chaque soir les garçons de Cries empressés autour de la quenouille de Sylvie Bérard. Les yeux bleus de la blondine étaient doués de sortilège.

Cette fréquentation assidue mit promptement les deux étrangers au fait du dada intense du père.

Furent-ils atteints eux-même par une réelle et contagieuse affection de *trésorité*, ou n'était-ce qu'un truc facilement ourdi pour se goberger aux frais des Bérard et vivre agréablement de longues semaines aux frais du maître de céans, toujours est-il qu'après s'être concerté avec son camarade Tullio, Giuseppe dit un jour au père Bérard :

— Vous croyez être sûr qu'un trésor est enfoui dans les profondeurs de votre cave. Vous avez certainement raison. Un de ces ans passés on découvrait comme ça un tas d'argent monnayé, pour une quantité de *lires* dans les travaux de restauration d'une vieille église du Piémont. Il est fort possible que l'on ferait une aussi heureuse trouvaille en pratiquant des fouilles chez vous.

— C'est ce que j'ai pensé depuis longtemps, interrompit Bérard. Mais, à mon âge, un tel travail est trop dur pour moi tout seul.

— Si vous vouliez accepter, mon camarade et moi nous nous chargerions du travail. Vous nous aideriez et vous auriez à nous fournir pension et logement. En cas de réussite, vous seriez assez généreux, une fois devenu riche, de nous abandonner une petite portion du trésor découvert.

Le père Bérard jubilait. Son rêve fixe allait se réaliser enfin. Pensez s'il accepta ! Le convenu fut scellé par de copieuses rasades de bon vin de Fully, où Bérard possédait un minuscule parchet.

Les *travaux* commencèrent dès le surlendemain. Semaine après semaine, la tâche fut continue, sinon poussée avec bien d'ardeur. Bérard, Giuseppe et Tullio, creusèrent et fouillèrent la cave : toujours point de trésor, rien que de temps à autre quelque informe débris de ferraille dont le son provoquait un tressaillement d'aise passager et vite évanoui. L'excavation devenait considérable, elle s'étendait par dessous, au delà des murs de la maison Bérard et pénétrait sous ceux du bâtiment voisin, la grange de Prosper Berguerand. Tandis que la plupart des habitants du hameau se moquaient franchement des espoirs et du labeur de ce maniaque de Bérard et de ses futés compagnons, les Berguerand s'émurent. Cet enragé travail de taupe menaçait de compromettre l'équilibre de leur immeuble. Un avis comminatoire parvint à Bérard, lui enjoignant de borner ses recherches archéologiques *sous* son propre domaine. Démarche vaine. La police locale s'amena sur les lieux et un arrêt net de ces singuliers travaux fut formellement prescrit. On intima l'ordre aux Piémontais de quitter la contrée. Ces mesures radicales étaient bien justifiées ; plus encore que la grange Berguerand, la maison Bérard, elle-même, allait s'écrouler, ensevelissant sous ses décombres ces fossoyeurs obstinés, pour peu que les recherches aient encore duré.

Le trésor tant cherché et tant souhaité survint un beau matin en la personne d'un gentil et délicieux bébé qui, en grandissant, prit le teint brunâtre, trahissant une paternité méridionale, et que la jeune maman Sylvie éleva avec un amour de mère précoce, en se souvenant avec une ombre de regret des belles parties de cave d'antan.

On ne remue jamais la terre en vain, le travail est un trésor, assure Lafontaine, et l'Evangile, qui ne faillit guère, a dit avec non moins de vérité : *Qui cherche trouve !*

L., 2 mai 1919.

MAURICE GABBUD.

La Patrie suisse. — Le numéro du mercredi 6 août nous apporte les portraits du regretté juge fédéral Gottofrey, de M. Victor Buchs, le nouveau conseiller d'Etat de Fribourg, du sculpteur Richard Kissling, récemment décédé, et, à l'occasion du centenaire que vient de célébrer la Société vaudoise des sciences naturelles, les portraits de son président, M. P.-L. Mercanton, et des deux docteurs *honoris causa* faits à ce propos par l'Université de Lausanne, le colonel J.-J. Lochmann, et H. Jaccard, botaniste, avec une vue de la barque l'*Espérance*, promenant les naturalistes vaudois. L'actualité est représentée par le sacre de Mgr Bieler, à Sio par l'incendie du temple de la Chaux-de-Fonds, p le régiment jurassien à Zurich, par un concou de ski à la Jungfrau. — C. B.

PERLES ORATOIRES

Un journaliste viennois s'est amusé à fai un bouquet désopilant des fleurs de rhét rique cueillies à la Chambre autrichienn Nous relevons les suivantes :

— A quoi nous sert cet alcool pernicieu alors que nous avons de si bonne bière ?

— Je me souviens parfaitement que, lors d la naissance de mon père, les conditions so ce rapport étaient toutes différentes.

— L'engrais chimique doit être recon comme remplaçant avantageusement l'engra naturel, mais je ne saurais vous mettre cœur assez chaudement le succulent fumier d vache.

— J'ai maintenant devant les yeux Son E cellence, M. le président du gouvernement, d toute sa piteuse nudité, et il ne rougit m pas.

— Vénérable assemblée ! la repopulation fait, à la campagne, d'une manière toute na relle. Je vais vous faire voir de quelle façon.

— Je reviens sur cette domestique, que j déjà touchée plusieurs fois aujourd'hui.

— Les institutrices n'ont pas besoin de marier ; elles doivent tendre à se satisfaire les-mêmes dans leur profession.

— Un feu d'artifice doit briller, illuminer, non pas seulement puer, comme l'a fait l'or teur précédent.

LOU MEYDZOU ET SON DIERÇON

Patois kuetzou (Fribourg).

Moncheu Botzi îret on dè çou bon meydz dau vilyo tin. Iret on to bon po sagn po pourdgy et po tailly. I déguignîvè lou bon vin, et l-y-avey totévi ouna bouna g din sa kâva. Kan l'on dè sè malâdo vigney l paï et lou rémarhya, lou meydzou lou men à la kâva et bévessan on veyrou o dou au gu lyon.

Mâ moncheu Botzi n'îret pa solet por amâ finna gota. Son dierçon ke fazai on grô trav pè la mézon, tâtchîvè dè fifâ kotiè veyrou ti kou ke lé falyè dessindre à la kâva. Sti gai akrotchîvè lou piti veyrou ke lou meydzou tâvé su lou teno, l'implyâvè rîdou au guely et lou vudiyvè à la régalâye. Mâ lou patron avè fourney pè remarkâ sosse, et s'è de ke betâ fin à chy konmerce.

On matin moncheu Botzi invoûyè lou dye à la kâva po tzertchy on paney dè pre dè te Oun'âra apri sin, lou dyerçon kemençè à sè lou vintrou, à bramâ in éde in sè tozin d'o pâ et dè l'ôtra ; é pu sè betè à rémètre to sin l'y avè din l'estoma. Lou meydzou vin ver li lé démandè sin ke l'avè. Lou dyerçon rép k'îret impozounâ et ke n'in d'avè pâ po gr tin, sè sentey murî, sè kréyè fotu.

Moncheu Botzi sè betè à rékaçalâ et lé « Na, na, ti pâ fotu, te n'in vô pro révini ; biu au guelyon, inke to ; sin t'aprindrè à fifâ

Lou patron l'y avè betâ dou vomitife din veyrou et lou dyerçon l'avé pâ yu. Du adon, djèmé rè biu au guelyon ; lou vin lé vigne kontre-kâ.

DJAN-DZATIET.

VAUDOIS ET GENEVOIS

Elle penche toujours

Au banquet qui a été offert à la musiq d' « Elite », de Genève, lors de sa d nière promenade à Vevey, M. Arrag père, président d'honneur de la « Lyre de V vey » a prononcé un discours très applau Nous en relevons ce passage amusant.

« Je termine en vous remerciant bien sinc rement de l'aimable invitation que vous m'av

faite d'assister à ce charmant banquet, et je profite de cette occasion pour vous demander de la part de mes concitoyens veveysans qui ont toujours été bons amis avec les Genevois, de prier ceux-ci de ne pas trop faire pencher la mappemonde de notre côté, car si nous avons beaucoup de plaisir à leur envoyer le vin de nos caves, nous en avons beaucoup moins à les voir envahies par les Eaux du Léman, tant transparentes et tant bleues soient-elles.

« Donnez-donc un tour de vis de plus à vos vannes et laissez filer cette eau qui aura beaucoup plus d'utilité pour le canal du Rhône au Rhin qu'elle n'en a en venant noyer dans nos caveaux les vieilles bouteilles que nous gardons pour vous les offrir lors de vos si aimables et agréables visites... »

Incurable. — Dans un village du canton :

X. souffre d'une hernie double et ses gémissements sont propres à fendre le cœur le plus endurci.

— Pourquoi ne vous faites-vous pas opérer ? lui souffle une âme charitable ; c'est si vite fait et vous ne sentez rien.

— Oh ! j'y ai déjà pensé, puisque je suis allé à Lausanne, à l'hôpital, exprès pour ça, seulement, les docteurs n'ont pas voulu m'entreprendre, ils ont discuté entre eux et ils m'ont dit comme ça que j'étais un alcoolique *invertébré*, que je n'avais qu'à rentrer dans ma commune.

OCTAVE D.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS 1

DU JORAT AU ST-THÉODULE [1]

PAR

O. BADEL

Le Club des Intrépides.

Salut ! Glaciers sublimes !
Vous qui touchez aux cieux ;
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux.

Depuis plusieurs semaines ce vieux chant de notre poète national Rambert, retentissait dans l'âme des membres du petit *Club des Intrépides*.

Chacun, sans doute, ignore l'existence d'une association qui ose se donner un nom si prétentieux. Sans chercher à faire retentir les échos du bruit de ses exploits, nous nous permettons néanmoins de vous présenter cette modeste société, dont l'unique but est de s'accorder, chaque année, trois ou quatre jours de balade dans les Alpes.

Dans chacune de nos paisibles communautés joratoises se trouve un noyau d'adeptes fervents de courses de montagnes. Ce sont de braves gens dont l'ambition et le désir d'épater leurs semblables ont des ailes de peu d'envergure. Vivant en paix dans leur trou, comme le grillon de la fable, ils s'échappent aux premiers beaux jours : « Gais et contents, le cœur à l'aise », pour s'accorder quelques instants de répit après leurs durs labeurs.

Depuis quelques années on voit, avec plaisir, nos jeunesses, garçons et filles, qui emboîtent le pas dans ce mouvement et remplacent, avec beaucoup de raison, leurs fêtes habituelles par des courses au sein de notre belle patrie. Les sociétés de jeunesse du Jorat, tout particulièrement, peuvent être citées en exemple aux sociétés similaires du reste du canton.

A *Tuayre-Ville*, il en est de même, et c'est dans cette modeste cité que réside notre club.

L'an dernier, au retour d'une superbe excursion dans le Val Ferret et au Grand St-Bernard, les bases d'un nouveau projet de course étaient solennellement posées. Pour cette fois, il ne s'agissait rien moins que d'explorer — excusez l'expression — la contrée de Zermatt. Le *Club des Intrépides* voulait poser le pied sur l'immense ceinture de glace au milieu de laquelle se dresse le Cervin. Probablement ce tour serait-il le premier numéro de tout un programme d'ascensions futures. Qui le sait ? Notre Club n'est pas celui des Intrépides pour rien. L'avenir et les circonstances feront peut-être connaître d'autres prouesses.

Pour des alpinistes, l'organisation d'une course de montagne n'est rien : le temps d'endosser un costume de circonstance, de boucler un sac, de consulter dans l'horaire le trajet projeté, et les voilà partis. Pour les natifs de Tuayre-Ville, ce fut une autre chanson. Tout d'abord, la date devait se concilier avec la période des grands travaux d'été. Il fallait, en outre, se meubler petit à petit de tous les accessoires qu'exige un séjour plus ou moins long dans la haute montagne : souliers ferrés, piolet, sac de touriste, lunettes de glaciers, lanterne, cuisine à alcool, pharmacie de poche, provisions, etc. Il semblait, à voir tout cet arsenal, que les Intrépides allaient à la recherche d'une cime encore vierge ; plus d'un ressentit un léger frisson à l'idée des dangers qu'il pourrait peut-être affronter. L'un d'eux fit même son testament en voyant s'approcher la date du départ.

Il est vrai que les comptes rendus d'une foule d'accidents survenus, tout récemment, dans la montagne, ne donnaient pas trop de courage à nos clubistes, tout en effrayant leurs familles. Il ne fallait pas avec nous un de nos bons amis du Jorat, qui, il y a quelques années, lors d'une course à la Mer de Glace, attrapa une forte indigestion entre Genève et Chamonix, tant son angoisse était forte. Il faillit même mourir de peur à la vue d'une microscopique crevasse sur le bord du glacier et se recommandait, avec des accents lamentables, pour qu'on ne le lâchât pas.

On découvrit dans la contrée un fabricant de piolets authentiques, bien que sa spécialité consiste plutôt à fournir de pioches et de serpes les paysans des alentours. Néanmoins ces instruments, éminemment utiles, furent construits dans les règles de l'art et expérimentés préalablement par des spécialistes en la matière.

A la vue de nos souliers aux semelles fortement ferrées, vraies mâchoires de crocodiles, nos braves ménagères poussèrent des cris d'épouvante et interdirent l'entrée de leurs appartements aux membres du club. Comme dans les mosquées, et par gain de paix, il fallait se déchausser pour entrer au logis, chaque fois que nos alpinistes d'occasion voulaient essayer leurs formidables godillots.

Les préparatifs terminés, et avant de continuer notre récit, il ne reste plus qu'à présenter les membres de l'expédition. Au nombre de cinq seulement, deux timides ayant pris peur et s'étant retirés provisoirement du groupe, ils représentent les diverses catégories d'habitants du Jorat. L'agriculture, le commerce et l'industrie se coudoient. Le landsturm non armé fraternise avec un futur capitaine de la landwehr, et la pédagogie ne se sent pas dépaysée au milieu de ce groupe fort hétéroclite. Mais un même souffle les anime. Il est si doux de savoir se dépouiller, de temps à autre, de sa carapace professionnelle pour se retremper au contact de ceux qui nous entourent.

Le départ est fixé au 17 juillet 1908, à minuit. L'heure peut paraître indue, en effet, mais il ne s'agit rien moins que d'aller prendre, à Rivaz, le premier train nous permettant d'atteindre Zermatt assez tôt pour commencer le même jour, nos périgrinations alpestres.

Tous les pronostics de température sont favorables ; les respectables prédictions du Bureau météorologique sont d'accord, pour une fois, avec les prophéties des astrologues les plus estimés, mais pour nous mentir d'une façon scandaleuse.

Notre capitaine doit s'occuper des approvisionnements en vivres et liquides ; le ferblantier-appareilleur, vu ses aptitudes spéciales dans la partie, fera marcher la cuisine, il porte, dans ce but, un sac bondé d'appareils de toutes les formes ; le paysan et le charpentier, par contre, ne veulent se charger d'aucune besogne, estimant qu'ils auront assez de peine à examiner les beautés de la nature ; enfin, le pédagogue se charge de la caisse sociale qui consiste, pour le moment, en une énorme poche absolument vide.

Ayant donc fort peu de luminaire, « bien mal argenté », comme le déclare notre charpentier, le club prend enfin son vol vers des lieux inconnus.

Si les fonds jurent avec la monstrueuse escarcelle, les sacs sont, au contraire, bondés de provisions les plus variées et de flacons ventrus.

Une forte dose de bonne humeur remplit le cœur de chacun ; cette denrée, du reste, avait été rendue obligatoire.

Les adieux furent particulièrement touchants, tragiques même pour quelques-uns. Les épouses et les mamans oublièrent les affreux clous des souliers pour donner leurs dernières recommandations.

Un char est prêté pour diminuer un peu la route. La traversée du Jorat n'a, certes, rien de bien attrayant à ces heures, bien que la lune répande sa douce lumière sur la nature endormie.

Le capitaine risque de faire faux-bond, car il reste plongé dans les bras de Morphée un peu plus qu'il n'avait droit. Pour un officier, c'est déjà une grave infraction à la discipline. Le charpentier est envoyé en patrouille pour nous l'amener mort ou vif. L'appareilleur prend place, à son tour, sur le convoi nocturne, et... vogue la galère !

Les grelots de l'attelage réveillent, en passant, un candidat du club, retenu à la maison par diverses circonstances. Il se retourne rageusement dans son lit en proférant mille imprécations à l'adresse de ceux qui n'ont pu l'attendre. Patience, pauvre ami, votre tour viendra l'an prochain.

Aux Cornes de Cerf, arrêt du convoi et... en route ! sacs au dos, pour parcourir, à pied, la distance qui nous sépare de Rivaz.

Le long du lac de Bret, le capitaine et son satellite du landsturm non armé commencent à ouvrir une interminable discussion sur les vertus de l'absinthe en montagne, les morsures des puces et autres bestioles malsaintes dans les cabanes, à partir de 3000 mètres d'altitude, et sur les multiples usages de la pointe acérée de leurs piolets.

(*A suivre*)

[1] Ce charmant récit a paru il y a onze ans dans l'*Echo de la Broie*. Son auteur veut bien nous autoriser à le reproduire.

A table. — Un de nos conseillers nationaux des plus sympathiques dînait avec un collègue, à Berne. Le vin était un peu acide.

Alors, le commensal :

— Ce petit vin va encore en mangeant.

— Oui, mais pas en buvant, répondit le conseiller. — Me.

On vérifie. — Lu au pilier public d'une de nos petites communes :

« La municipalité de... avise le public que la révision des poids et mesures aura lieu le... à 9 heures du matin à la salle du Conseil général. Les propriétaires d'instruments à vérifier sont invités à les présenter au local indiqué ci-dessus.

Toutefois le poids public sera vérifié sur place.

Cette dernière phrase était écrite en lettres grasses. — F.

Royal Biograph. — L'*As de carreau* suscite l'enthousiasme ; un nombreux public suit avec un intérêt passionné les fabuleuses aventures de miss Valcamp et de son dévoué protecteur. Les deux nouveaux épisodes de cette semaine sont : « Le secret de la bague » et « Cœurs de bronze ». Afin de donner encore plus d'éclat au programme, la direction présente « Fédora », un film d'une somptuosité remarquable, d'après l'œuvre de Victorien Sardou. L'interprétation et la mise en scène sont de tout premier ordre.

La direction rappelle au public que depuis le 1er août la taxe municipale est doublée. Rappelons encore que la température à l'intérieur de l'établissement est des plus agréable. Dimanche 17 courant, matinée permanente dès 2 h. ½ de l'après-midi. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages qu'offrent les **COFFRES - FORTS INCOMBUSTIBLES.** Ces meubles sont indispensables pour serrer : livres, papiers précieux (de famille ou d'affaires), titres, bijoux, argenterie, valeurs de toutes sortes, etc. Le campagnard, exposé plus encore que le citadin au risque d'incendie, s'empressera de demander un prospectus à **François TAUXE,** fabricant de coffres-forts, **Malley, Lausanne,** qui le lui expédiera par retour du courrier. — (Voir annonce).

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS